

Raja Rao : «Devant les dieux de l'Inde... Avec André Malraux», dans *Le Figaro littéraire*, n° 729, 9 avril 1960, p. 5 et 6.

Raja Rao

Devant les dieux de l'Inde ...avec André Malraux

Raja Rao, écrivain bilingue, dont un roman, Le Serpent et la Corde, a paru chez Calmann-Lévy, alors qu'un autre livre, Kanthapura, n'était pas traduit en Français, écrit spontanément en anglais et en kannada, une des langues officielles de l'Inde.

Mais, venu très jeune en France, où il a achevé ses études supérieures, c'est en notre langue que lui-même a rédigé ses notes d'un voyage aux Indes, récemment accompli dans la suite d'André Malraux.

Les pages que nous publions s'inséreront dans le cadre d'un long essai auquel travaille Raja Rao – qui vient, d'autre part, d'achever un troisième roman, Le Chat. Dans sa forme définitive, cet essai verra le jour à Londres.

— Qu'avez-vous vu dans l'Inde ? demanda Nehru à Malraux.

— Ajanta et Madurai et Monsieur Nehru, dit-il souriant.

C'était la vérité même.

Au temple de Madurai, dans les salles aux mille colonnes, chacune de ces colonnes donnant des notes de musique distinctes et savantes, des brahmanes de Madurai montraient des chevaux de bois et d'argile, jambes cassées, côtes brisées – on aurait dit qu'ils se frappaient le ventre pour mendier. Les chevaux des hommes se métamorphosaient en chevaux des dieux (avec des ailes, etc.) et dans leur ruine ils se penchaient vers André Malraux pour quêter une explication. Même les chevaux des dieux parlent si on s'entend. Dans leur silence, Malraux parlait, à eux, des hommes. Chaque cité a son quartier de «la Vilette», et son silence. Or on tombe au pied des colonnes musicales pour avoir porté des dieux.

Ainsi que dans les mariages, guirlandes autour du cou, marques sacrées sur le visage, André et Madeleine Malraux regardent à travers le portique de pierre noire, l'espace d'étang, le son des trompettes, les cocotiers et les aigles, le sanctuaire..

— Voici des mariés, dit quelqu'un.

Dans l'Inde, les mariés sont toujours égaux aux dieux.

— Voici le ministre de France, dit à eux le préfet de Madurai.

— Tombez à leurs pieds, commanda le père d'un des mariés.

Le jeune homme, simple, ahuri, guirlande, bétel et coco sacrés, tombe avec sa femme aux pieds du ministre de la France.

— Cela te portera bonheur, ajouta le père. Le sacré est grand, soyez Shiva et Parvathi, dis-moi l'Européen à vous mariés du temple de Madurai !

Et nous nous dirigeons vers Shiva.

Le temple de Madurai est comme une ville, sept cent cinquante pieds de long sur huit cents de large, avec neufs tours qui voltigent dans le soleil vers les dieux et qui quelquefois se souviennent des musulmans qui nous envahissaient par le nord. Dans les couloirs, des bazars de fleurs, chrysanthèmes, jasmins, jasmines de la lune, basilic, oléandres, guirlandes toutes faites pour les dieux ou pour les cheveux des femmes, pâtes de santal, racines à savon parfumées, turmeric, curcuma, kumkum, noix de coco bien

rangées comme des parures éclatantes, dans les boutiques. Les lions légendaires nous regardent d'en haut et les chevaux mythiques s'élancent, bridés, vers nous, de tous les piliers. Les hommes sont couchés par terre pour la fraîcheur, et les singes nous analysent.

Le soir, Shiva vient

C'est la musique qui accueille André Malraux au temple, puis les éléphants qui barrissent en agitant leur trompe pour saluer. A notre approche, les policiers réveillent les couloirs et voici les rangées des dieux qui nous regardent : Sri Rama, Vishnu, Hanuman, puis soudain la lumière creuse dans le centre, descendant les marches qui conduisent à l'étang – eau de saphir dans ce silence de soleil – les pèlerins se baignent, les enfants nagent et là-haut les cocotiers se dressent pour nous signaler les gopurams (tours) qui s'élèvent. Une d'elles vers le Nord et dont les rangées, d'étage en étage, sont ornées de dieux en blanc et bleu : Krishna avec sa vache, Rama avec son singe, les Pandavas avec leurs éléphants; toute l'épopée du Ramayana ou du Mahabharata, s'épelle avec l'accent et la lumière du soleil. Le concret semble se transcender pour prouver le concret qui n'est que la réalité de Shiva. L'irréel prouve le réel, les lignes droites se croisent et se recourbent pour former les serpents de la tour.

«Est-ce le soleil, demanda Malraux, qui donne cette légèreté à cette tour massive ou est-ce l'architecture qui change nos dimensions ?»

L'homme regarde pour que l'objet se dissolve. La tour est là pour nier l'espace. Le soleil est là pour nous faire sentir les douceurs de la dalle.

Mais voici de nouveau les policiers qui coupent le silence, et les dieux nous regardent. On arrive directement vers Ganesha avec son ventre d'ogre et sa tête d'éléphant, sa monture, le rat si petit sous ses pieds. La lune, dit-on, riait quand Ganesha se promenait sur son rat. Mais on ne rit plus, il est si solide en son marbre, si conscient

qu'il est le dieu des obstacles et donneur de la sagesse. Et puis il y a tous ces Shivas lingam après lingam à l'infini.

Le temple de Madurai est dédié à Meenakshi, divinité aux yeux de poisson. Son mari est Sundereshavara, le beau dieu. Quand le dieu Indra, le dieu des dieux, ayant tué un brahmane, tourmentait la terre de ses angoisses : «Où pourrait-on enfin trouver les ablutions qui purifieraient un tel crime ?», soudain, Madurai, centre spirituel des Dravidiens, avec son Shiva avait purifié Indra. C'est ainsi que le temple fut construit, il y a des milliers et des milliers d'années, dit la légende. Et depuis ce temps-là les rois ont conquis des royaumes, les femmes qui ne pouvaient pas avoir d'enfants ont eu des enfants et les malades ont été guéris. C'est pourquoi on étalait devant nous tous les bijoux du temple. Quelques-uns disaient que les trésors du temple étaient du temps mythique, d'autres du deuxième siècle, du quatrième ou du vingtième. Il y avait même là une pelle d'argent donnée par un Anglais qui avait été guéri, je ne sais de quelle maladie. Saphirs, diamants, perles, émeraudes, dont une grosse comme un œuf, coiffure de cheveux de la divinité, rubis, or et perles, telle un casque, et aussi chaînes de taille en diamants. Il y avait un bijou indescriptible : c'était un petit serpent de diamants et de rubis.

— Tout ceci n'est que du rococo, disait André Malraux, mais cela c'est du pur Byzance.

Il est fatigant de voir trop de pierres précieuses, on donna rendez-vous aux dieux pour le soir.

Car le soir Shiva vient visiter son épouse. Il sort de son sanctuaire avec musique et hymnes, camphre, vaisselle d'argent et palanquin. On ferme sa demeure et on le porte devant le portail de sa femme. La musique du soir est grave et intime, le dieu va habiter avec la déesse, événement cosmique qui peut faire trembler la terre. Le tambourin frappe pour nous donner la cosmicité. La flûte chante la mélodie de l'amour. Quand Shiva, la première fois, avait voulu donner la semence à son épouse, son épouse s'était effrayée. Le dieu du feu, Agni, vint pour la recueillir afin que le monde ne soit pas détruit. Là où Agni recueillit la semence a jailli l'eau qui forme l'étang des fêtes. La

porte du sanctuaire s'est refermée à l'homme. Dehors tout est lumière et silence, la nuit des dieux est un vocable de silence.

— Ce qui me frappe le plus, disait André Malraux, c'est qu'avec tant d'hommes il y ait un seul silence.

Voici la route blanche et puis ocre, et qui s'élève de courbe en courbe vers les montagnes. Nous allions de Madurai à Coimbatore, des plaines de riz vert tendre, presque bleu, avec leurs canaux d'irrigation qui nous disaient combien la terre est riche et sainte avec ses temples, et d'une douceur si civilisée que les poètes tamouls l'ont chantée depuis plus de deux mille ans – le Shiva de Madurai préside la plus ancienne académie du monde, l'académie tamoule – aux terres sèches, avec leurs mimosas sauvages, leurs tamarins et leurs puits profonds. Soudain on s'arrête, Malraux a vu un petit autel dressé avec des chevaux d'argile, les yeux noirs, les queues jaunes et leurs têtes si fières d'appartenir non pas au monde des hommes, mais au monde des dieux. Il y avait là deux femmes, peut-être la belle-mère avec sa bru, venues pour adorer les dieux champêtres. Elles versèrent de l'eau sur la tête des dieux et puis la jeune femme commença de chanter une prière. Nous leur avons demandé :

— Est-ce qu'on fabrique toujours ces chevaux dans votre village ?

— Pas en ce moment, dirent-elles, mais au moment des fêtes.

Il y a certainement quelque part dans l'histoire le prototype de ces chevaux, peut-être au temps paléolithique. Car partout on les voit, ces chevaux, se dressant dans l'air, nous rappelant que nous n'appartenons pas à cette terre. La bru aura son enfant, la récolte arrivera et les pluies tomberont à temps pour irriguer la terre. Les dieux nous donnent tout, mais nous sommes étrangers à cette terre, l'homme naît étranger à lui-même.

— Vous croyez, demanda Malraux, que ces femmes comprennent cela ?

— Non, dis-je, mais elles le savent. On endort même les enfants en chantant : «Pense, ô enfant ! Tu es “toi-même”, dans le sommeil profond et dans l'état d'éveil et dans le rêve. Tu es l'inchangeable dans ce qui change».

— Dans le temple, à Madurai, demandait Malraux, quelle a été votre réaction ?

Je répondis que je savais que le temple était fabuleux, les dieux multiples, les gopurams transcendants, mais que tout de même il y a quelque chose qui nous manque, quelque chose qui nous échappe partout. Le temple indique l'inconcevable, le «Je» suprême. D'ailleurs, même dans nos prières nous disons : «Voici, je me mets là, et je t'adore mon dieu qui n'est que moi-même».

— Oui, c'est ce qui est curieux avec l'Inde, disait Malraux, c'est qu'il y a quelque chose qui semble nous échapper tout le temps. C'est ceci et encore ce n'est pas ça.

— C'est pour cela, lui dis-je, que les Hindous peuvent vivre dans une telle fantaisie : quand rien n'est réel, tout est possible.

— C'est vrai, dit Malraux, au temple de Madurai, je me rappelais tout le temps ces mots de Rimbaud : «Je devins un Opéra fabuleux». Tout de même, c'est ahurissant. Rappelez-vous, cette divinité : Kali gigantesque, toute maquillée en rouge, avec les pagnes des dévots autour de la taille et regardant le monde qu'elle protège des fléaux. On ne meurt pas dans l'Inde, car on a tué la mort.

Quand on a tué la mort, on danse sur le crématoire. Sous le soleil de l'Inde, le monde semble être vu de la fumée des crématoires. La crémation ne tue personne, l'homme libéré de son fardeau : corps, mental et anima, s'en va dansant, esquissant le mouvement de la liberté qui est la danse. Le monde vu par la liberté ne peut être qu'une vision instantanée, exactement comme la route qui va de Madurai à Coimbatore et qui s'élève, se dépassant et grimpant de colline en colline et disparaît. Seul le soleil se mêlant à la poussière, nous rappelle que nous sommes en mouvement. Le mouvement est toujours de soi à quelque chose d'autre. Quand le mouvement est de moi-même à soi-même, comme Shiva, on danse. «Notre Seigneur est un danseur qui allume le feu dans la matière et la fait danser à son tour».

Sur les cimes de Kailas

Le soir tombe sur la vallée d'Ellora. André Malraux entre à Kailas avec familiarité, je dirais même avec intimité. On dirait que, comme par magie, il connaît tous les dieux et leurs attributs, leur véhicule de rat ou de lion, les sept mères, les sages, le Gange (la Jumna et aussi la Sarasvati) et Parvathi dans les bras de Shiva, là, sur les murs de Kailas.

— Dites-moi, dit-il, quel est le nom donné à ces sept mères ?

Je ne puis répondre, bien que je connaisse par cœur une partie du dictionnaire biographique divin en sanscrit.

— Amba, Bhavani, Rudrani... chantonais-je quand soudain la lumière de la lanterne grimpe sur ces divinités.

Par couloirs et portes glissantes, par escaliers étroits qui vous amènent des salles des fêtes au sanctuaire de Shiva, et aux murs où ont été peints des apsaras (archanges) (il y a de cela plus de quinze siècles). On se précipite à travers les ambulatoires, comme si la seule lanterne qui est devant nous, nous suivait. C'est Malraux qui nous dirige. La multiplicité l'enchanté autant que le soir qui l'illumine. Il se sent à l'aise, comme s'il marchait en lui-même et nous étions ses pensées, comme les dieux eux-mêmes n'étaient que celles de la procession de Shiva et Parvathi sur les ciments de Kailas.

— C'est l'éléphant, dit-il, regardant du haut du balcon de Kailas, que les archéologues ont glorifié car il s'est bien isolé pour se montrer mais c'est médiocre. Comme ce Gange et cette Jumna-là. N'importe quelle sculpture ici est supérieure à elles, on croit beau ce que l'on comprend. Mais l'esthétique indienne que les Indiens eux-mêmes parfois ne comprennent pas (excusez-moi) n'est pas comme l'art grec, une question de perspective, mais d'identité. Pour l'Hindou, le Gange, «la Ganga» comme ils disent, n'est pas nourricière, elle est purificatrice. Donc, on la colle à la porte de Kailas gardienne du paradis, mais point lumière du ciel. L'art (*lire la suite en 6^e page*)

En Inde avec Malraux (suite de la cinquième page)

de l'Inde brahmanique, n'est pas Renaissance, il est cathédrale... C'est saint Bernard qui disait : «Je danserai pour qu'on se moque de moi... Jouons donc à ce jeu.»

On remonte dans les voitures et on glisse entre le jour et la nuit, à travers des petits creux, aux grottes bouddhistes. Le cercle magique du bouddhisme fait qu'on est tout en hémisphère. On entre dans l'art roman, hautes voûtes, chapelles, ailes, mais avec le Stupa au cœur duquel il y un Bouddha. C'est un peu comme si «la pensée s'est pensée» disait Mallarmé, et trouvait en son centre son lotus (ou son cygne). C'est quelque peu dramatique, mais il y a un tel silence, surtout quand la petite lanterne brille sur les jambes du Bouddha. La paix bouddhique a une qualité de rivière, ça coule. La paix hindoue est celle du sommeil profond. On laisse tout derrière soi. C'est pourquoi le monde est merveilleux, on le visite, on est toujours au musée. Quand le monde est irréel en tant que monde, on le visite comme on visite au soir Kailas, et qu'on peut en voir tous les dieux avec quatre têtes ou dix. Vous déambulez parmi l'innombrable. Les dieux jaillissent comme des pensées dans la méditation chacun un lotus. Mais le lotus se ferme le soir. Adieu au monde. Dans le sommeil, où est Kailas ?

Pour le bouddhiste, chaque moment est instantané, chaque objet est réel, un peu comme chez Platon. Alors on bâtit des ailes prolongées et des chapelles pour se recueillir, le Bouddha pour l'adorer en tant que sagesse incarnée. Pour l'Hindou, le monde est un jeu, jouons donc avec les dieux. Parvathi joue aux échecs avec Shiva. Même les dix têtes de Ravana sont supprimées d'un coup d'orteil. Dansons le monde, car je suis Réalité.

La lanterne a encore de la force, elle nuit suit chez les Jains. La nuit est presque complètement tombée. Ces jambes solides, ces divinités grasses avec des lotus, ce monde moléculaire est si réel pour les Jains qu'on peut le couper en morceaux, et la matière en molécules, mais le monde infinitésimal devient seulement réalité plurielle. Quand la réalité n'est pas soi, le monde devient réel. Ce monde réel est un monde de cauchemars, le monde immonde. La moralité est la fonction du bourgeois. Le mal est réel. Alors on hait le monde et on fait des jambes grasses, point sensuelles mais

voluptueuses, avec des divinités à gros ventre. Et on pense que plus la tête est haute, plus on arrive à la pureté.

— Ah ! les voilà nos protestants !

— Non, les quakers, dis-je, et nous avons tous ri. Car même aujourd'hui, les Jains sont les plus grands marchands de l'Inde. Ils croient à la vérité dans la parole – (Mahatma Gandhi fut profondément influencé par les Jains). Les Jains croient qu'on ne doit faire aucun mal aux animaux, ils mangent avant le soir de peur d'avaler des insectes. Ils donnent à manger aux fourmis. Il y a du sucre pour les fourmis sur les places publiques de l'Inde. La moralité voudrait faire l'homme grand. La plus grande statue de l'Inde est Jain, elle a soixante pieds de haut. Mais à Chidambaram, Shiva danse l'espace.

La nuit a recouvert Kailas. La voiture maintenant pénètre dans les ténèbres (on a laissé la lanterne derrière), on se dirige vers le sanctuaire du Maha Linga, un des huit lingas sacrés de l'Inde.

Alors on est vraiment dans le noir. Pourtant sous les étoiles on voit vaguement des escaliers. Arrivés sur ces escaliers, on entend de la musique. Quelque part dans la nuit, au-delà des murs, à travers le péribole on célèbre l'union de Shiva et Parvathi. Le tambour bat, la conque résonne, la corne perce et comme par miracle André Malraux nous amène par une petite porte, sur le parvis du temple un arbre couvre la musique, la tour semble paraître et disparaître avec le silence, des hommes prient quelque part, chantonnant des hymnes comme des paroles intimes et la nuit semble être la seule réalité du son. Tout le monde a disparu quelque part et de nulle part on se retrouve dans les voitures. Des brahmanes sont sortis de la nuit : noix de coco, camphre brûlé, guirlandes. La petite lanterne est revenue, une autre. Des hommes des arcanes ont offert au pèlerin distingué une éternité de bonheur. On n'est jamais seul quand on est l'Absolu – Shivo ham – Shivo ham – Je suis Shiva. Je suis Shiva.

L'homme est doux par nature. Quand, sortant de sa demeure, il rencontre la vision de la vieillesse et de la mort, de la maladie et de la misère et qu'il rencontre aussi le

plérôme de la paix sur le visage de l'anachorète, il sait qu'il doit s'acheminer vers cette source d'où l'on ne revient jamais. Vivre c'est douleur. Mourir c'est renaître. Tout ce qui est tangible se décompose. Le corps est fait de dix-huit agrégats. Le mental n'est qu'une flèche sortie de l'inconnu. Lotus dans la main, nous sommes tous des bodhisattvas, regardant la rivière qui coule au fond de la gorge. La compassion fait le monde, comme la pénombre fait le jour. Que le soleil se lève ou se couche derrière ces collines; la paix et la mortalité dans la vie ou plutôt la mort n'est qu'une ombre de la vie. On meurt dans la vie, on ne meurt pas de la vie. Donc, moine, la cellule est la mort dans la vie. Comme le Bouddha il faut s'étendre sur son lit et dormir. Et ainsi on ne meurt jamais.

C'est pourquoi : si Ellora est Moyen Âge, Ajanta est Renaissance.

Ici l'homme fleurit. Vrai, il est triste, triste, d'une tristesse, la vie est triste, mais c'est pourquoi il peut porter ces fleurs, dans la main, regarder la pureté des courbes que font les cygnes sur ces murs, composant la vie du Bouddha avec de telles splendeurs, qu'on vit parce qu'on est mort à cette vie. Maya (mère de Bouddha) accouche de son enfant, tordant son corps avec une belle humaine cosmicité, les arbres fleurissent à côté d'elle.

Regardez ces princesses autour du bodhisattva, seins gonflés d'amour, jambes faites de sensualité roucouillante, tiare de féminité confirmée, que l'homme laisse derrière lui, car il regarde le monde de pénombre ou n'est pas de ce monde. Il n'y a point de monde. Le vide est. Vide, suis.

Les aigles étaient contents de manger tout ce qu'André Malraux leur donnait. Ils allaient manger sur les arbres, laissant tomber les os dans la claire rivière.